

Chapitre VII – R. L. S.

Ces initiales familières sont, je le suppose, les plus aimées de la littérature contemporaine, et certainement celles qui me sont les plus douces, mais il fut un temps où ma mère ne pouvait les souffrir. Elle disait : « Ce Stevenson... » avec un rire de dédain, elle qui n'avait jamais eu le dédain facile. À la seule pensée de cet homme, son visage prenait un air presque dur – ce qui semble incroyable –, et si l'on mentionnait devant elle ce nom exaspérant, elle pinçait les lèvres, croisait les bras et ripostait d'un « Oh ! » cinglant. Nous autres, dans nos romans, nous avons coutume d'écrire de notre héroïne : « Elle se redressa, l'air hautain... » et, lorsque les miennes se redressent, l'air hautain, je vois ma mère songeant à Robert Louis Stevenson. Il savait ce qu'elle pensait de lui et m'écrivait : « Mes oreilles ont sifflé hier. Je ne doute guère qu'elle ait encore médité de moi ! » Mais plus elle médisait de lui, plus il s'en réjouissait. Informée de ce fait, elle s'écria aussitôt : « Le gredin ! » Si vous voulez savoir de quel crime impardonnable il s'était rendu coupable, le voici : il écrivait des livres meilleurs que les miens.

Je me souviens du jour où elle le découvrit, qui ne fut pas, toutefois, le jour où elle l'admit. Ce jour-là, alors que j'aurais dû être à mon travail, elle me trouva dans la cuisine, *Le Maître de Ballantrae* posé près de moi, mais je ne le lisais pas ; ma tête reposait lourdement sur la table et j'offrais sans nul doute à son regard anxieux le spectacle même du désespoir. « Tu n'écris pas ! » Je lui renvoyais l'écho de son cri : non, je n'étais pas en train d'écrire ! Je ne voyais aucune raison, désormais, d'écrire quoi que ce fût de plus. Et, de nouveau, je suppose, ma tête retomba. Elle se méprit, et pensa que le coup avait été porté ; j'avais enfin découvert, comme elle l'avait toujours redouté, que je m'étais tari à force d'écrire, que je ne valais pas mieux qu'une

bouteille d'encre vide. Elle se tordit les mains, mais l'indignation lui vint avec mon explication : tandis que R.L.S. était tout entier à son œuvre, nous autres, nous étions seulement des apprentis qui se tailladaient les doigts avec ses outils. « Je n'ai jamais pu souffrir ses livres ! » rétorqua immédiatement ma mère, sur un ton vindicatif.

« Vous n'en avez pas lu un seul ! » lui rappelai-je.

« Et jamais je n'en lirai ! » répondit-elle avec emportement.

Et, ce jour-là, je ne doute pas qu'elle le traita de sombre personnage. Des semaines durant, des mois même, elle fut fidèle à sa résolution de ne point le lire. Cependant, ayant repris mes esprits et considéré qu'il demeurerait une place pour l'apprenti, je prenais un plaisir presque méchant à placer *Le Maître de Ballantrae* sur son chemin. Je le déposais sur sa table de nuit, afin qu'il la saluât le matin, quand elle s'éveillait. Elle fronçait les sourcils et le descendait, comme si elle le tenait avec des pincettes, pour le remettre sur son étagère. Je le recouvrais de la couverture qu'elle avait fabriquée pour le dernier Carlyle ; elle l'en dépouillait avec mépris et le descendait à nouveau. Je cachais ses lunettes à l'intérieur, le mettais sur le dessus de son panier à ouvrage ou l'adossais, ouvert, l'air engageant, contre sa théière. Et je l'ai enfin attrapée, bien que j'aie oublié avec lequel de mes nombreux stratagèmes j'y parvins. Ce dont je me souviens distinctement, c'est de la scène entrevue par le trou de la serrure, scène qu'un autre membre de la famille me convia à regarder. Je découvris alors ma mère plongée dans *Le Maître de Ballantrae*, qui s'en murmurait à elle-même la musique, hochant la tête d'un air d'approbation et jetant un regard furtif à chaque bas de page avant d'en entamer les premières lignes. Néanmoins, elle prêtait une oreille à la porte, car au moment où je me précipitai dans la pièce, elle s'était montrée trop maligne pour moi. Il n'y avait aucun livre en vue, rien qu'un tablier sur ses genoux et elle regardait par la fenêtre. Il s'ensuivit une conversation sur ce mode :

« Vous étiez assise bien tranquillement, Mère.

- Je reste toujours assise bien tranquillement. Je ne fais jamais rien, je ne suis qu'une vieille chaussette.

- Vous lisiez ?

- Est-ce que je lis jamais à cette heure-ci ?

- Qu'est-ce qu'il y a sur vos genoux ?

- Rien d'autre que mon tablier.

- Est-ce un livre sous le tablier ?

- Un livre ? Cela se pourrait bien.

- Laissez-moi voir !

- Retourne à ton travail ! »

Mais je soulevai le tablier. « Comment, c'est *Le Maître de Ballantrae* ! » m'écriai-je, abasourdi.

« Tiens ! C'est vrai ? » dit ma mère, tout aussi surprise. Mais je la considérai avec sévérité et peut-être rougit-elle.

- Eh bien, qu'en pensez-vous ? Ils sont loin d'être l'égal des miens ? » dis-je avec humour.

« Aucune ressemblance ! » fit-elle, d'un ton résolu.

- Pas le moins du monde ! » répondis-je, et peu importait que ce fût avec un sourire ou une grimace : les deux auraient signifié la même chose. « Faut-il remettre le volume sur l'étagère ? » demandai-je, et elle répliqua que je pouvais bien le poser où je voulais, pour ce qu'elle s'en souciait, du moment que je l'ôtai de sa vue (sous-entendant qu'il s'était glissé de lui-même dans son giron pendant qu'elle regardait par la fenêtre). Mon comportement peut sembler mesquin, mais je lui offris une dernière chance, car je lui révélai que certaines personnes trouvaient qu'il s'agissait d'un livre difficile à reposer avant d'atteindre la dernière page.

« Je ne suis pas de ces gens-là ! » répliqua ma mère.

Toutefois, notre petit jeu avec cette bagatelle, comme elle l'appelait, se poursuivit, mais à cette différence près que c'était elle qui montait le livre en secret et moi qui le remplaçais sur l'étagère, en bas. À plusieurs reprises, nous nous surprîmes mutuellement, mais aucun de nous ne dit mot ; la gêne s'était emparée de nous. Sans nul doute, j'ai oublié beaucoup de ces jeux, mais je me souviens clairement d'un incident. Elle était descendue pour s'asseoir auprès de moi pendant que j'écrivais et, quelquefois, lorsque je relevais la tête, son regard n'était pas posé sur moi, mais sur l'étagère, là où *Le Maître de Ballantrae* l'aguichait. Les livres de M. Stevenson ne sont pas faits pour l'étagère mais pour la main ; même lorsque vous les reposez, laissez-les sur la table pour le prochain visiteur. Comme ils sont les plus sociables que l'homme ait écrits à notre époque, ils se sentent très seuls, là-haut, en rang majestueux. Je pense qu'ils ont l'œil sur vous dès que vous entrez dans la pièce, ainsi vous êtes incité à les regarder et vous prenez un volume, sous l'effet de cette même impulsion qui vous convainc de libérer le chien à l'attache. Et la conséquence n'est pas différente, car l'instant d'après vous jouez ensemble. Y a-t-il un autre écrivain contemporain qui vous tient de cette manière ? Eh bien ! Il avait jeté à ma mère ce regard, qui, dans une salle de bal, signifie : « Proposez-moi cette valse. » Et elle en mourait d'envie mais son devoir lui commandait de demeurer jusqu'à la fin avec un cavalier moins divertissant. Je me remis obstinément à écrire mais je ne manquais pas d'entendre leurs chuchotements.

« Dois-je faire tapisserie ? » demandait James Durie¹, sur le ton du reproche.

(Ce devait être une année bissextile².)

« Parlez plus bas ! » répondit ma mère, lançant un regard gêné dans ma

¹ Le Maître de Ballantrae en personne.

² Une tradition initiée au XV^e siècle, en Irlande, voulait que les femmes, autorisées en cela par Saint Patrick, fissent la cour aux hommes célibataires, tous les quatre ans (« leap year »), après que Sainte Brigid s'est plainte à lui qu'elles devaient attendre trop longtemps un mari. Cette expression peut aussi se référer à une loi écossaise promulguée en 1288, sous le règne de la Reine Margaret, célibataire, qui autorisait les demoiselles à parler avec les hommes qui leur plaisaient pendant l'année bissextile.

direction.

« Peuh ! Cette tige de chou ! » s'exclama James, avec mépris.

« Je ne vais pas vous laisser l'insulter », répliqua ma mère en fronçant les sourcils.

« J'en ai soupé de lui ! » affirma James (en astiquant sa canne avec son mouchoir de batiste). Son épée cliquetait délicieusement (je ne puis croire que ce fût accidentel...), et ma mère de soupirer. Il n'était pas de cette trempe pour rien, car il se servit de cet avantage pour établir une comparaison qui me fit tremper mon porte-plume dans l'encrier d'un geste rageur.

« Un plus joli son, ajouta-t-il en faisant tinter de nouveau son épée, que le cliquetis de la navette de votre jeune ami. »

« Chut ! » s'écria ma mère, qui m'avait vu tremper mon porte-plume.

« Alors, donnez-moi votre bras, dit James en baissant le ton.

- Je n'ose pas, répondit ma mère. Il est si susceptible lorsqu'il s'agit de vous...
- Allons, allons, la pressa-t-il. Vous savez bien que vous céderez tôt ou tard, alors pourquoi pas maintenant ?
- Attendez qu'il sorte pour sa promenade, dit ma mère, et d'ailleurs je suis bien trop vieille pour danser avec vous.
- Quel âge avez-vous ? s'enquit-il.
- Quel effronté vous faites ! s'écria ma mère.
- Soixante-dix ans ?
- Plus ou moins, admit-elle.
- Peuh ! Une toute jeune fille ! » dit-il.

Elle répliqua du tac au tac : « On ne m'attrape pas avec ce genre de flatteries ! » Mais elle sourit et se leva comme s'il lui avait tendu la main et l'avait

saisie du bout des doigts.

Après cela, ils chuchotèrent si bas (ce qu'ils pouvaient faire maintenant qu'ils étaient si près l'un de l'autre) que je ne pus saisir qu'une remarque. Elle venait de James et semblait donner la teneur de leurs conciliabules, car ses mots étaient les suivants : « Assez aisément... Si vous me glissez sous votre châte. »

C'est ce qu'elle fit et, en outre, elle quitta la pièce, d'un air coupable, marmonnant quelque chose au sujet de tiroirs à ranger. Je suppose que je dus ébaucher un faible sourire, ou bien la conscience de ma mère devait la tourmenter car, en moins de cinq minutes, elle était de retour, portant son complice à découvert. Elle le replaça d'un geste rageur là où mon Stevenson avait perdu une dent (comme aurait dit l'écrivain³ à qui il ressemble le plus). Puis, en bonne mère qu'elle était, elle prit un des livres de son fils et le lut, l'air très décidé. Cet incident compte pour moi parmi mes souvenirs les plus émouvants et je n'ai pas oublié le compromis que nous trouvâmes à cet instant précis : elle lirait cet irrésistible roman, juste pour se convaincre de son infériorité.

Le Maître de Ballantrae n'est pas le meilleur de ses romans. Imaginez quelle fut sa joie lorsque ma mère apprit, de source sûre, qu'il y en existait au moins trois meilleurs que celui-là qui l'attendaient sur la même étagère ! Elle n'avait pas encore fait la connaissance d'Alan Breck⁴ et il était aussi désireux de descendre de sa place que M. Bally⁵ lui-même. John Silver⁶ était là, enfilant sa jambe de bois, de crainte de la faire attendre, qui vociférait : « Je voudrais bien voir ça ! », lorsqu'elle me dit en guise de consolation qu'elle ne pouvait souffrir les histoires de pirates. À quoi peut ressembler le malheur de ne point connaître ces messieurs ? C'est comme ne jamais avoir été amoureux. Mais ils sont dans la maison ! C'est comme si l'on avait

³ Selon toute vraisemblance, Barrie fait allusion à R. M. Ballantyne, l'auteur de *The Coral Island* (*L'île de corail*).

⁴ Héros de *Kidnapped* (*Enlevé !*).

⁵ Présent dans *The Master of Ballantrae* (*Le Maître de Ballantrae*).

⁶ Personnage de *Treasure Island* (*L'île au trésor*). Il fut inspiré par l'ami commun de Stevenson et Barrie, W.E. Henley, dont la fille Margaret sera rendu immortelle par le personnage de Wendy.

l'assurance de tomber amoureux dès le lendemain matin ! D'un mot, en affichant un air chagrin, j'aurais pu faire renoncer ma mère à cette étagère à confitures - je pouvais même y parvenir en lui disant simplement qu'elle avait pris du plaisir à lire *Le Maître de Ballantrae*. Car n'oubliez pas qu'elle le lisait dans le seul but de se persuader (et moi par la même occasion) de son peu de valeur et qu'elle voulait lire les autres afin d'obtenir davantage de preuves. Tout cela, elle me le rendit clair d'un regard un peu anxieux et, naturellement, j'acceptai son explication. Alan est le plus grand enfant de tous et je n'ai aucun doute sur le fait qu'elle pensait de même ; mais, assez curieusement, les idées qu'elle avait à son sujet font partie des choses que j'ai oubliées. Mais combien elle était éprise de *L'île au trésor* et quel mal elle se donna afin de me demeurer fidèle tout le temps qu'elle lut cette histoire ! Il me fallait lui poser les mains sur les yeux pour qu'elle s'aperçoive que j'étais entré dans la pièce et, même à ce moment-là, il lui arrivait d'essayer de lire entre mes doigts, mais elle se reprenait assez vite pour dire : « C'est un livre stupide ! »

« Ces histoires de pirates sont bien ennuyeuses... », ajoutai-je sans crainte, car elle était trop captivée pour me percer à jour. « Pensez-vous venir à bout de celle-ci ? »

- Autant continuer puisque je l'ai commencée ! », dit ma mère, d'un air si perfide que ma sœur et moi ne pûmes que hocher la tête pour signifier : « Jamais il n'y eut pareille femme au monde ! »

« Il n'y a aucun de ces brigands unijambistes dans mes livres, dis-je.

- Cela vaut bien mieux, répondit-elle promptement.

- Je me demande, Mère, pourquoi le public est si entiché de cet homme.

- Il n'a aucune prise sur moi, insista-t-elle. Je préférerais mille fois lire tes livres. »

Je lui offre aimablement de lui en apporter un, sur quoi elle me regarde d'un

air soupçonneux. « Tu sais bien que je préfère les tiens, n'est-ce pas ? » demande-t-elle, aussitôt inquiète ; je la rassure, puis je me retire en lui suggérant de continuer à lire, juste pour voir si elle peut découvrir comment il parvient à duper les lecteurs. « Oh, j'y jeterai peut-être un coup d'œil tout à l'heure... » dit-elle avec indifférence, mais il est probable que le livre s'ouvre dès que la porte se ferme, comme sous l'effet d'une espèce de mécanisme automatique. Je me souviens de la manière dont elle lut *L'île au trésor*, tenant le livre près des grilles du foyer (parce qu'elle n'aurait pas voulu perdre un instant pour se lever et allumer les lampes à gaz) et comment, l'heure du coucher venue, à bout de caresses, de remontrances et de réprimandes, nous l'entendîmes répondre, en colère, s'accrochant au livre : « Je ne poserai pas la tête sur l'oreiller cette nuit avant de savoir comment ce garçon sort du tonneau ! »

À dater de ce jour, je pense que Stevenson fut pour elle aussi ensorcelant que le garçon dans le tonneau. Ne demeura-t-il pas lui-même, à jamais, un garçon dans le tonneau, l'enjambant pour y manger des pommes, tandis que nous nous tenions tous autour, comme des gamins qui attendent une bouchée ? Il était l'esprit de l'enfance tirant les jupes de ce vieux monde qui était le nôtre pour l'obliger à revenir jouer. Et je suppose que ma mère ressentait cela, comme tant d'autres ; comme eux, elle fut d'abord un peu effrayée de se retrouver à sauter à la corde avec cet enfant maître dans l'art du jeu, mais bientôt elle lui donna la main et partit avec lui vers le pré, sans qu'ils aient, l'un ou l'autre, un mot d'excuse pour l'auteur qu'ils laissaient derrière eux. Mais jusqu'à la fin de sa vie, elle n'avoua jamais (du moins en paroles) que son style surpassait celui de son fils. « De la soie et de la toile de jute, voilà ce que nous sommes, lui et moi. », lui disais-je, ce à quoi elle répondait avec obstination : « Eh bien, je préfère la toile de jute. »

« Mais s'il avait été votre fils ?

- Il ne l'est pas !

- Vous auriez aimé qu'il le fût ?

- Je ne nie pas que je lui aurais fait une place. »

Et, malgré tout, de temps en temps, elle entachait son nom de quelque insulte et le traitait de misérable (à son grand plaisir à lui, quand il en apprit la raison). Cela se produisait lorsqu'arrivait de Vailima une épaisse lettre scellée de cire rouge et estampillée d'une croix bleue⁷ qui m'invitait à me rendre là-bas. (Ses instructions étaient les suivantes : « Vous prenez le bateau à San Francisco et c'est la deuxième à gauche. »⁸) Même Londres lui paraissait m'emporter si loin que, souvent, le voyage me prenait une semaine (les six premiers jours étaient consacrés à l'accoutumer à l'idée de mon départ) et ces lettres la terrifiaient. Ce n'était pas le doigt de Jim Hawkins, me faisant signe de traverser les mers, qu'elle voyait maintenant, c'était John Silver qui agitait sa béquille. Je crois n'avoir que rarement lu d'une traite l'une de ces lettres de Vailima car, au beau milieu de cette missive, je me souvenais tout à coup de la personne qui se trouvait à l'étage et de ce qu'elle était sans doute en train de faire ; alors, je me précipitais vers elle, grimpant les marches quatre à quatre, pour la trouver, lèvres serrées et mains croisées, l'image même de l'affliction.

« J'ai reçu une lettre de...

- On me l'a dit.

- Voulez-vous que je vous la lise ?

- Non.

- Ne pouvez-vous le supporter ?

- Je ne peux le souffrir.

- Est-ce un scélérat ?

⁷ À savoir une lettre recommandée.

⁸ On se souviendra de la direction pour aller à Never (Never Never) Land : « Deuxième à droite, puis tout droit jusqu'au matin... »

- Sans l'ombre d'un doute. »

S'il y avait un endroit sur terre que je brûlais de visiter, c'était bien Vailima, mais je crois qu'elle a toujours su que jamais je ne la quitterais. Elle serait contente que je m'y rende un jour, mais pas avant qu'elle fût sous terre. « Comme j'ai maigri l'hiver dernier ! Regarde mes poignets. Il n'y en a plus pour longtemps. » Non, je n'ai jamais songé à partir, et si je passais une journée loin d'elle, ce n'était jamais sans réticence, et jamais je ne marchais plus vite que lorsque je revenais. Puis advint ce qui mit fin pour toujours à ce projet de voyage. À présent, je n'emprunterai jamais la Route des Cœurs Aimants⁹, par « une claire et merveilleuse nuit étoilée »¹⁰ pour y rencontrer l'homme qui serait venu à moi à cheval. C'est toujours une claire et merveilleuse nuit étoilée, mais la route est déserte. Ainsi, je n'ai jamais rencontré notre cher roi à tous. Mais, avant qu'il n'eût écrit des livres, il passa par mon pays, une canne à pêche à la main et j'aime à croire que je fus le petit garçon qui le rencontra ce jour-là, près du ruisseau de la Reine Margaret, là où poussent les sorbiers, que je fus celui qui prépara une mouche pour lui et que je demurai planté là à le regarder, pendant que cette élégante silhouette se redressait et se penchait sans effort, jetant et ramenant sa ligne dans le cristal des eaux du Noran.

⁹ Route qui mène à la demeure de Stevenson et qui fut tracée par les autochtones de Vailima en signe de reconnaissance pour les bontés que leur prodigua l'auteur de *Treasure Island*.

¹⁰ Citation de Stevenson, formule qu'il emploie souvent.